

Handwritten text on the spine label, likely in a cursive script, possibly Latin or German. The text is partially obscured and difficult to read, but appears to be a title or a list of entries.

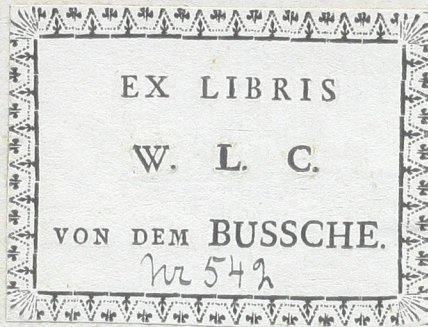


Original

Schrift

00

MS



6

L'ERREUR D'UN MOMENT,

OU

LA SUITE DE JULIE;
COMÉDIE,

MÊLÉE D'ARIETTES, ET EN UN ACTE.

PAR M. MONVEL;

Représentée pour la première fois le 14 Juin 1773

La Musique est de M. DES AIDES.

Le prix est de 24 sols.



A PARIS,

Chez la veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques au-
dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIII.



PERSONNAGES.

SAINT-ALME, mari de Julie, *M. Julien*

JULIE, femme de saint-Alme, *Mad. Biloni.*

CATAU, Payfanne, *Mad. Trial.*

LUCAS, mari de Catau, *M. Clairval.*

LOUISON, femme-de-chambre
de Julie, *Mme. Moulinghen.*

LA FLEUR, valet-de-cham-
bre de Saint-Alme, *M. Trial.*

*La Scene se passe dans la chaumiere de Lucas &
de Catau.*



L'ERREUR
D'UN MOMENT,
OU
LA SUITE DE JULIE;
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATAU, seule.

(Elle est assise, travaille, & berce avec le pied un
petit enfant couché dans un berceau.)

CHANSONNETTE.

Faut d'la vertu, pas trop n'en faut;
L'excès par-tout est un défaut.
Alix étoit la femme à Blaise,
Blaise étoit tout son mari;
Près d'elle, il étoit tout de braise,
Elle avoit toujours l'air transi.
Faut d'la vertu, &c.

A 2

4 L'ERREUR D'UN MOMENT,

Alix disoit, j'fis vartueuse;
Des galants j'm'en défendons bien.
Blaise disoit t'es ben heureuse,
Et, pourtant, ne jurons de rien.
Faut d'la vartu, &c.

Un jour, la nuit, la v'la qui rêve
Qu'un drôle en veut à son honneur:
Tout en courroux, la v'la qui s'leve
Et tombe su Blaise de tout son cœur.
Faut d'la vartu, &c.

En s'éveillant, excuse, dit-elle,
Si je t'avons un peu frotté:
Mais j'te prouve, à coups d'escabelle,
Jusqu'ou va ma fidélité.
Faut d'la vartu, &c.

Je révois qu'on vouloit me faire outrage.
Eh ben! dit Blaise, le grand malheur!
Par la jarni, n'fois plus si sage;
Et mais, voyez, queu chien d'honneur!
Faut d'la vartu, &c.

(Elle leve le rideau qui couvre le berceau.)

Il est bian endormi. Allons, faut appretais l'dé-
jeunais d'Lucas... C'pauv'cher homme! de d'puis
l'point du jour, il est d'bout. Voyons queulle heure
es' qu'il est au Soleil... (Elle regarde par la fenêtre.)
Faut qu'i soit huit heures... I r'vianra biantôt...
(Elle fait un saut de joie.) Le v'la qui va r'venir?
(Elle ouvre une armoire.) Ous' donc qu'est l'lait...
Ah! le v'la... Il aimera p'tet' mieux du fruit?...
V'la du pain & du fruit... (Elle se tourne du côté
de la porte.) Lucas! Lucas! r'vians bian vîte,
ej'r'en prie, j'meurs ed' faim & d'envie de t'voir...
(On entend chanter dans le lointain.) Ah! jarni,
l'cœur me bat... Comme r'bat... C'eq' c'est li...
J'lentens... I chante... I n'ia q'li qui chante com'
ça. (Elle va pour courir à la fenêtre & s'arrête)

Eh du vin! A quoi s'donc q'j'ai la tête?... Il aura chaud, c'pauv' cher homme, faut bian un coup d'vin (*Elle prend dans l'armoire une bouteille recouverte d'osier.*)

S C E N E II.

LUCAS, CATAU.

CATAU, *courant à bras ouvert au-devant de Lucas.*

AH! te v'là.

LUCAS, *l'embrassant.*

Oui, morgné, me v'là & toi aussi... Nous v'là tous deux. M'femb' q't'es plus jolie encor d'puis ç'matin... R'bais'moi...

CATAU.

Oh! tant q'tu vouras.

LUCAS, *montrant du doigt le berceau de son fils.*

Et ce p'tit gas... Com' es' qui s'porte.

CATAU.

Bian, fort bian, i dort.

LUCAS, *soulevant le rideau qui le couvre.*

Et d'un bon sommeil encor. Tians, r'garde; m'est avis qu'i rêve à queuq' chose de drôle; car i rit.

CATAU, *en riant.*

T'es' aussi enfant q'li... Allons, vians, laisse-le.. (*Lucas baise son fils.*) Vians donc, tu l'éveilleras.

LUCAS.

N'gronde pas, ma p'tite femme, j't'aime ed tout mon cœur... Comment v'là l'dejunais tout prêt?... Gnia q'toi pour penser à tout.

CATAU.

Et si, je n'pense qu'à toi.

LUCAS, *se mettant à tab'e.*

Es', q'tu vas m'laisser là tout seul comme un pauvre abandonné?

6 L'ERREUR D'UN MOMENT,

C A T A U, *s'asseyant.*

Ça n's'rait pas mauvais... J't'ons attendu dà,
j'n'ons d'appetit qu'avec toi.

L U C A S, *lui donnant du fruit.*

Tians, ma p'tite Catau,

C A T A U.

Merci... as-tu été au châtaiu ce matin?

L U C A S.

Non... Pourquoi?

C A T A U.

Pour rian... M. de Saint-Alme vient s'promener
souvent par ici... Q't'en semb'?

L U C A S.

D'puis queuq' temps, il y vient plus que d'cou-
teume, c'est vrai.

C A T A U.

Madame n'y vient pas si souvent q'li.

L U C A S.

Dam' c'est qu'alle n'aime pas la promenade au-
tant q'son mari... Et pis sa santé n'est pas encor
bian ferme... I gnia pas long-temps qu'alle a baillé
à M. de Saint-Alme un p'tit poupon qu'est mor-
gué presque aussi genti que l'nôtre.

C A T A U, *en soupirant.*

Ste bonne Mamfelle Julie!...

L U C A S.

T'as l'air ed' la plaindre?... Alle est auffi heu-
reuse eq' nous, alle a épousé ç' qu'alle aimoit.

C A T A U.

J'l'ai vue Dimanche au Châtaiu, alle avoit l'air
bian triste.

L U C A S.

Bah! t'as rêvé ç'a.

C A T A U.

Je m'fîs p't'et trompée.

L U C A S.

Je n'sommes pas tristes nous.

C A T A U.

Oh! jarni j'n'engendrons pas de mélancolie...

J'n'avons encor eu d'puis deux ans que j'fommes mariés d'aut' peine... Et c'est la plus sensib'l q'la mort d'mon pauvre pere...

L U C A S.

Ah! ça, veux-tu bian n'pas penser à ça: i gnia pas de r'mede & ça t'rend malade toute-fois q'ty fonges... ma p'tite Catau... ma p'tite femme allons, allons,.. tians, chantons, ça chassera l'nuage qui viant d'passer.

C A T A U.

Je l'veux bian... quoiq' tu veux chanter? stella q'jons apprise du Maît' d'Hôtel de M. de St-Alme?

L U C A S.

Va... tu sçais bian que j'ne r'cule jamais.

C H A N S O N.

L U C A S.

Sentir avec ardeur,
Flamme discrete,
C'est le bonheur
Du cœur.

Entens-tu ma Brunette,
L'écho qui répète:
Sentir avec ardeur, &c.

C A T A U.

Annette répond à cela.
Oui-dà, oui-dà,

C'a s'dit com' ça.

Mais l'amour ne s'entient pas là,

Il va,

Grand pas,

On ne l'arret' pas.

Une voix secrette

Tout bas me répète,

Oui-dà, &c.

L U C A S.

Pour prix de son tourment,

L'espoir de plaire,

Rend un amant

Content.

Tu peux sans mystere,

Souffrir que j'espere;

Puisque, dans son tourment,

L'espoir, &c.

C A T A U.

Annette répond à cela,

Oui-dà oui-dà,

C'a s'dit com' ça.

Mais l'amour quand on en est là,

S'en va

Grand pas,

Et ne r'vient pas.

Une voix secrette,

Tout bas me répète:

Oui-dà.

Oui-dà, &c.

L U C A S.

Heureux de son lien,

L'amant qui presse,

Quand il est bien,

S'y tient.

J'aimerai sans cesse,

Ma belle matresse:

Puisque dans son lien, &c.

A 4

8 L'ERREUR D'UN MOMENT,

D U O.

<p>C A T A U.</p> <p>Elle ne dit mot à cela.</p> <p>L U C A S.</p> <p>Oui-dà.</p> <p>C A T A U.</p> <p>Oui-dà.</p> <p>L U C A S.</p> <p>C'a-s'fait com' ça :</p> <p>On se défend envain de ça,</p> <p>C A T A U.</p> <p>J'fens ça.</p>	<p>L U C A S.</p> <p>Bon ça.</p> <p><i>E N S E M B L E.</i></p> <p>Faut en v'nir là.</p> <p>Une voix secrete,</p> <p>Tout bas me repete :</p> <p>Oui-dà oui-dà,</p> <p>On se défend envain de çà</p> <p>Sans ça</p> <p>Rien n'va :</p> <p>Faut en venir là.</p>
--	---

Après le Duo Lucas se leve & Catau l'arrête par le bras.

<p>C A T A U.</p> <p>Oùq' tu vas ? aux champs ?</p> <p>L U C A S.</p> <p>Non, J'n'irons que s't'après-midi... J'vas cheux Maturin.</p> <p>C A T A U.</p> <p>Quoi faire ?</p> <p>L U C A S.</p> <p>Tu n'fais donc pas que l'feu a pris cette nuit à la grande métairie qu'est à deux portées d'fusil d'not' Village ..</p> <p>C A T A U.</p> <p>Bon !</p> <p>L U C A S.</p> <p>Oui, i f'loit du vent, & la grange de ç'pauvre Mathurin, qu'est tout auprès, n'est plus qu'un monceau d'cendres ? ça li fait tort, car i n'est pas riche: j'va li offrir l'argent qu'jons r'tiré d'nos foins.</p> <p>C A T A U, <i>servant son mari entre ses bras.</i></p> <p>Ah ! Lucas !</p> <p>L U C A S.</p> <p>Eh ! non, morgué c'est tout simp' ; es' qu'n' faut pas s'aider ?</p>

C A T A U.

Va, not'homme... va... faut t'dépêcher.
 L U C A S, *fouillant dans l'armoire, & prenant
 une bourse de cuir.*

V'la not' trésor.

C A T A U.

Il est bian p'tit.

L U C A S.

Ma fine, c'est à-peu-près tout c'que j'avons...
 mais il en viandra d'autre. Adieu, not' femme.

C A T A U.

Adieu, Lucas. N'tarde pas.

 S C E N E III.
C A T A U, *seule.*

OH! j'sis bian sûre qu'i r'viandra l'plutôt qu'i
 pourra. (*Elle range tout ce qu'elle avoit apprêté pour
 le déjeuner.*) I fait bian que je fis ici toute seule.. toute
 seule! oh nenni dea! (*en montrant le berceau*) Et
 mon p'tit marmot donc? est c'que ne v'la pas com-
 pagnie?

A R I E T T E.

Dans mon cœur
 Un doux frémissement s'éleve au nom de mere :
 Ah! Lucas, je t'ai rendu pere,
 Et je fens bien que je te suis plus chere
 Depuis ce bonheur.

Que de foins! mais qu'ils sont touchants!
 Il faut les prendre avec constance:
 Le Ciel mit notre récompense
 Dans l'amitié de nos enfants.

Dans mon cœur, &c.

SCÈNE IV.

CATAU, LA FLEUR.

LA FLEUR.

Bon jour, Madame Catau.

CATAU.

Vot' servante, Monsieur d'la Fleur. Queu bon vent vous amene envars ici?

LA FLEUR.

Monsieur le Comte, notre Maître, n'est pas venu au hameau ce matin?

CATAU.

Monsieur d'saint-Alme?

LA FLEUR.

Et qui donc?

CATAU.

Vous l'cherchais?

LA FLEUR.

C'est que je sçais bien qu'il se promene le matin & qu'il aime ce côté-ci.

CATAU.

Oui... l'voisinage ed'la forêt... les abres... el' feuillage... les p'tits oiseaux... c'est drôle, c'est genti... tout ça invite.

LA FLEUR.

Oh! l'on a bientôt vu les arbres, le feuillage, & les petits oiseaux; cela n'est pas long.... Mais ce village a je ne sçais quoi d'agréable, de champêtre, qui plaît à Monsieur le Comte. Il aime principalement votre chaumière.

CATAU.

I nous fait l'honneur d'y v'nir queuqu'fois.

LA FLEUR.

Elle lui rappelle, dit-il, un souvenir...

COMEDIE.

II

CATAU.

I s'y r'fouviant d'mon pauvre pere.

LA FLEUR.

De Maître Michaut?...

CATAU.

C'n'est pas pour nous r'hausser; mais c'est à li que Monsieur d'Saint-Alme est redevab' ed' tout son bonheur.

LA FLEUR.

Nous ne parlons pas de ça.

CATAU.

Mais j'en parle, moi; & Monsieur le Comte s'en r'fouviant bian, li.

LA FLEUR.

Sans doute... C'est particulier, le plaisir qu'a Monsieur de Saint-Alme à s'entretenir avec vous, Madame Catau.

CATAU.

C'est bian d'honneur pour moi.

LA FLEUR.

Mais avez-vous bien compris tout ce qu'il vous a dit?

CATAU.

Autant qu'eun' bonne villageoise comme moi peut comprendre el' langage que parlont les gros Monsieur; car voyez-vous, Monsieur d'la Fleur, j'fais ça moi; Lucas m'a mis dans l'secret. I gnia à la ville tout plein d'grands mots qui n'difont rian, dont l'z'honnêtes gens s'f'arvont pour n'êt' pas entendus, & qu'on paye en ripostant par ed' belles paroles qui ne signifient pas davantage, si ben qu'après la d'mande & la réponse, on n's'est rian dit.

LA FLEUR.

Monsieur le Comte a cependant le talent d'être intelligible. Mais il prétend que votre aspect lui en impose; vous avez un certain air...

CATAU.

Oh! j'fis toute bonne; & d'avant Monseigneur je m'mainquiens dans l'respect.

12 L'ERREUR D'UN MOMENT,

L A F L E U R.

Le respect ne vaut pas le diable, il est froid comme glace. Le respect! c'est la mort du plaisir; & voilà pourquoi vous n'entendez pas tout ce que vous dit Monsieur le Comte.

C A T A U.

C' n'est pas ma faute si s'fis bornée.

L A F L E U R.

Madame Catau, avez-vous jamais lu quelques livres.

C A T A U.

Un peu, mais pas guères; car j'navons pas beaucoup l'temps d'lire, & les liv' que j'avons n'font pas récréatifs.

L A F L E U R.

Et sur le papier volant... là... de ces choses qui sont écrites... à la main... sur le papier.. en avez-vous là.

C A T A U.

Comme des chansons, pas vrai? Oui... Lucas m'en rapporte ed' la ville; i l's'écrit lui-même, ça fait que j'les déchiffrons d'tout not' cœur.

L A F L E U R, *lui présentant un billet doux,*
plié selon l'usage.

Eh bien! déchiffrez cela.

C A T A U, *prenant le poulet, & l'examinant en riant.*

Qu'euqu'c'est que ce p'tit tortillon là?...

L A F L E U R.

C'est un billet de Monsieur de Saint-Alme, lisez, lisez: adieu.

(*La Fleur s'enfuit précipitamment, ferme la porte après lui, Catau le rappelle, ouvre la porte, & lui crie:)*

C A T A U.

Monsieur d'la Fleur... Monsieur d'la Fleur... je n'veux pas d'vot' papier d'écriture.. Monsieur d'la Fleur.

 SCENE V.
CATAU, *seule.*

L est déjà bien loin.. Ah! c'est donc tout de bon!

A R I E T T E.

Non, disois-je toujours,
 Non, c'est lui faire outrage.
 Si tendre amant n'est point mari volage;
 Il ne scauroit trahir sa femme & ses amours.

Dans notre ardeur
 Quelle différence!
 Lucas ne pense
 Qu'à faire mon bonheur.
 L'hymen n'a point changé son tendre cœur.
 Je suis sûre de sa constance.

 SCENE VI.

LUCAS, CATAU.

LUCAS, *avec un reste de tristesse. & comme quelqu'un qui a pleuré de joie.*

J E r'vians d'cheux Mathurin, j'l'ons trouvé, j'l'y ons patlé, j'ons baclé not' affaire.

CATAU.

Ça li a fait plaisir, n'es' pas.

LUCAS.

Et à moi donc? Tians, j'en ons encor les larmes aux yeux. L'mait' d'la ferme est, comme tu fais, un homme dur & avare; Mathurin a été se s'j'ter à

14 L'ERREUR D'UN MOMENT,

ses pieds, y li a conté son malheur; el méchant n'a voulu rian entendre; i li a dit que c'étoit sa faute & qui n'li f'rait point d'grace, qu'i falloit qu'i payât ou qu'disît pourquoi. C'pauv' Mathurin est r'venu chez li l'cœur déchiré; j'y sis arrivé un moment après. J'ons trouvé sa femme qui l'tenoit embrassé & qui sanglotoit qu'ça f'loit pitié. Leux trois p'tits enfants étiont là qui pleuriont itou d'voir pleurer leux pere & leux mere. N'faut pas s'chagriner, leux ai-je fait; t'nez, mes amis, v'là l'argent d'nos soins, sarvez-vous en; vous me l'rendrez l'année prochaine, si la récolte est bonne. C'pauv' mathurin sembloit quasi que je l'ressuscitois; i n'disoit rian, mais son visage erluifoit de joie, maugré qu'i pleurât toujours. La femme es' tenoit coite, les enfants me r'gardoient avec des yeux... avec des yeux qui t'auroient fait envie. Je n'fonnions mot ni l'zuns, ni l'zautres... & v'là qu'tout d'un coup y s'ont l'vés par ensemble & s'ont j'tés sus moi, le mari à mon cou, la femme sus mes deux mains, les enfants à mes jambes qui ferriont d'toutes leux forces, en criant tretous... Lucas! Lucas! i n'en pouviont pas dire plus, tant y pleuriont d'satisfaction; & j'nons pas eu la force ed parler davantage, car j'avions l'cœur oppressé du témoignage ed' leux joie & du plaisir d'en ét' la cause.

C A T A U.

Parguenne, ej'crois bian qu'ça t'a touché; tu contes ça ed'maniere que j'sis toute émue. Lucas faut que c'fioit un grand bien d'rendre sarvice; & d'y penser seulement ça fait plaisir... A propos, j'ons eu eune belle visite pendant qu'tétais dehors.

L U C A S.

Et d'qui?

C A T A U.

D'Monsieur d'la Fleur, l'valet-d'chambre d'M. l'Comte. Oh! c'est un garçon bian sarviab' aussi, que c'M. d'la Fleur.

COMEDIE. 15

LUCAS.

Queu sarvice es' qui t'a donc rendu?

CATAU.

Tians, v'la un p'tit morceau d'écriture qui te l'dira.

LUCAS.

Jarnigné! comm' c'est affistolé. N'an s'est donné bian du mal à chiffonais ç'papier-là. Tu ne l'as donc pas lu?

CATAU.

J'ons queuque doutance de c'qui renfarme; faut que jè l'itions ensemble.

LUCAS.

Voyons donc pour voir ç'qu'al' chante, ç't'écriture-là... Oh! oh! gnia pas de feing; c'est d'queu-qu'un qui n'dit rian d'bon, car i n'le nomme pas.

CATAU.

N'faut pas charcher l'queuqu'un bian loin. C'est d'Monsieux d'Saint-Alme.

LUCAS.

Ah! v'là du nouviau, par exemp'... Lis toi-même... c'est toi qu'ça r'garde.

D U O.

(Catau s'arrête en rougissant aux derniers mots de chaque phrase. Lucas les lit par dessus l'épaule de sa femme.

CATAU.

Votre beauté jeune & tendre...

LUCAS.

Catau,

CATAU.

Doit plaire à tout le monde.
Vainement je cherche à la ronde,
Vous êtes l'objet

LUCAS.

Le plus beau,

16 L'ERREUR D'UN MOMENT,

C A T A U.

Après de vous mon respect est extrême;

Je veux vous dire mon secret,

Je soupire & reste muet.

Il faut enfin parler... c'est vous..., c'est vous...

L U C A S.

Que j'aime.

C A T A U.

Par un doux & juste retour

Couronnez

L U C A S.

Ma vive tendresse

C A T A U.

De mes biens devenez maîtresse,

Et payez l'amour

L U C A S.

Par l'amour...

Et je souffrirai cet outrage ?

Non, je n'écoute que ma rage.

C A T A U.

Ah! Lucas! Lucas! calme-toi.

L U C A S.

Non, je veux... j'irai... Laisse-moi.

Je souffrirais un tel outrage !

Non, qu'il craigne tout de ma rage.

C A T A U.

Ne pourrai-je apaiser ta rage ?

Non, méprisons un tel outrage.

C A T A U, *effrayé.*

Lucas!

L U C A S.

J'fis un fou... mais j't'aime, ... ça m'a été sensible.
N'crains rien, va, je n'fons pas d'extravagance;
j'fis trop sûr ed'toi. C'est un étourdi, c'est un es-
carvelé; j'fis un homme droit, t'es eune honnête
femme, je l'ferons rougir jusqu'au fond d'lâme,
d'avoir voulu nous d'z'honorer tous deux. Ache-
vons ce beau chef-d'œuvre.

(Il prend la lettre des mains de Catau, & lit :)

Pour vous convaincre de ma flamme,

J'aurois

J'aurois besoin d'un moment d'entretien.
 On peint de vive voix le trouble de son ame,
 Mais on ne l'écrit jamais bien.
 La Fleur est un garçon fidele ;
 Si vous n'osez vous fier à son zèle,
 Pour lui dire en quel lieu, comment je puis vous voir,
 Vous écrivez, je le sçais ; une lettre
 Peut, jusques dans mes mains, aisément se remettre
 Et détruite à jamais, ou combler mon espoir.
 Adieu, chere Catau ; songez, je vous supplie,
 Que je puis tout pour vous, que j'aime avec ardeur :
 Puissè, pour moi, l'amour disposer votre cœur,
 Comme il a mis en vous le bonheur de ma vie.

V'la qu'est bian écrit. C'est tant seulement dom-
 mage d'imaginaiis d'fi belles choses, pour tour-
 nement l'z'aut' & s'd'z'honorer soi-même. Si m've-
 noit jamais l'esprit d'et' aussi corrompu qu'ça ; si
 j'prenais jamais du papier & eun' plume pour grif-
 foner eun' pareille sceleratesse, j'fouhaitons, mor-
 guet, q'ma main seche com' el' figuier q'j'ons coupé
 hier.

C A T A U.

Que ferons-je, Lucas ? V'la qu'est fini d'abord,
 l'va m'parsecuter ; & quand la rage du désespoir li
 prendra, quoi qu'i n'fra pas pour se venger ?

L U C A S.

N'faut pas perdre el' sang froid, & j'nous cha-
 grinons mal-à-propos ; i gnia à parier, qu'c' n'est
 qu'eun' p'tite fantaisie. Ces gens-là avont souvent
 l'cœur moins chaud q'là tête. Monsieur d'Saint-
 Alme a des sentiments d'honneur, j'li en ons vu
 du moins. On n'chang' pas com'ça en eun tour ed
 main. I gnia d'la r'source avec l'i... faut li réponde.

C A T A U.

Tu t'gauffes ed'moi.

L U C A S.

Faut li répond' amicalement, n'rian dir' qui le
 rebute, t'comporter anvars li avec honnêteté &
 douceur, & m'laisser l'soin du reste ; d'queuq'façon

B

18 L'ERREUR D'UN MOMENT,

q'ça torne, j'ons l'bon droit d'nou'côté, j'pouvons aller tête levée, j'navons rian à craindre. Allons, boute-toi-là; v'là du papier, eun' pleum' & d'l'encre... écris.

C A T A U.

Mais, queuq'tu veux donc qu'j'écrive? J'ons rian à dire.

L U C A S.

Si fait bian, moi... mais faut me contraindre... jarni! pourquoi faut-i qu'il y ait des gens qui ayont l'droit d'tout faire & d'tout dire?) *Lucas dicte.*)

Monseigneur,

„ J'ons lu tant bian que mal...

C A T A U, *écrivant & répétant les derniers mots.*

„ Tant bian que mal...

L U C A S.

„ L'papier q'Monseigneur d'la Fleur m'a baillé
„ d'vout' part...

C A T A U.

„ D'vout' part...

L U C A S.

„ J'n'y ons rian compris du tout...

C A T A U, *s'interrompant.*

Je n'pis pas met'ça; j'ons compris d'bout en bout; Lucas, ça s'roit mentir.

L U C A S.

C'est nécessaire queuq'fois, ma p'tite femme. Gnia tout plein d'choses dans l'monde, qu'on est obligé d'accouter, & qu'i faut avoir l'air de n'pas comprendre.

C A T A U.

Lucas... j'apprens toujours queuq'chose avec toi.

L U C A S.

„ J'ons vu d'sus c'papier q'vous m'aimez...

C A T A U.

Eh mais, Lucas! si j'ons bian d'viné ça, l'preste va d'suite.

L U C A S, *appuyant.*

„ J'ons vu d'sus c'papier q'vous m'aimez, queu

„ bonté à vous ! vous devez un jour êt'not' mai-
 „ tre, & c'est un grand bonheur pour nous, qui
 „ sommes vos vassaux, d'avoir eun' p'tite part dans
 „ l'amiquié d'eun aussi magnifique Seigneur.

C A T A U.

J'fis déroutée, i n'parle pas d'amiquié, c'est d'l'a-
 mour qu'i jette en avant.

L U C A S.

T'es eune brave femme. I gnia à parier que S'i
 t'connoissoit bian, i' n'auroit pour toi que d'l'ami-
 quié, & qu'i n'te parleroit point d'amour. Faut li
 répondre sur ce qu'i devrait t'dire, & non pas sur
 ce qu'i t'dit.

„ J'ons, en r'vanch' de s'tamiquié q'vous nous
 „ portais, Monsieur, pour vous & pour tout ce
 „ qui vous appartient, eun respect, eune soumis-
 „ sion & eune tendresse, ni pus ni moins comme
 „ je les aurions pour nos pere & mere.

C A T A U.

„ Pere & mere.

L U C A S.

„ Faut q'vous ayez queuq' chose de bian in-
 „ teressant à m'dire, pisque vous voulais m'parler
 „ en particulier, autant que j'peux comprendre. &
 „ j'crois que j'ferons en commodité d'ça, d'fus
 „ les midi eune heure ; not' homme s'ra aux
 „ champs...

C A T A U, *vivement.*

Tu ne s'ras pas là, Lucas ?

L U C A S.

Si fait.. & quant j'n'y s'rais pas, ma p'tite Ca-
 tau, j's'raistranquille.. Not' homme s'ra aux champs.
 „ & ça m'baillera l'loisir d'vous aßeurer de vive
 „ voix que j'fis bian reconnoissante ed vos bontés,
 „ Monsieur, & vot' servante très-humble & très-
 „ respectueuse,

C A T A U, femme de Lucas.

C A T A U.

Pourquoi met' ça ? il le sçait bian.

20 L'ERREUR D'UN MOMENT,

LUCAS.

Non; il l'oublie & devrait s'en r'souvenir. Donne, j'vas plier l'papier; ça n's'ra pas si bian chiffonné qu'fa lettre, mais ça n'fait rian : qu'es' qui la port'ra cette lettre?

(Il regarde par la fenêtre.)

Jarni, es' que j'aurions la barlue? V'là Madame Julie & sa femme-de-chambre.

CATAU.

Madame Julie & Mademoiselle Louison? Par ma fine es font elles... alles renvoient leux domestiques.

LUCAS.

Alles prenont le chemin d'traverse qui vient droit ici; alles ont queuq' doutance de ç'qui s'passe; alles venont cheux nous pour y surprenre Monsieur de Saint-Alme : va prier un des enfants de Mathurin d'porter ça à Monsieur d'la Fleur. J'reste ici, je r'cevons not' monde; je n'is pas fâché d'l'événement, i m'fàrvira.

CATAU.

J'vas cheux Mathurin... i gnia pas loin d'ici au Châtaiu; ç'a's'ra biantôt fait.

SCENE VII.

LUCAS, seul.

N'Faut pas avoir l'air de s'douter de rian...
(Il prend des branches d'osier & s'occupe à les tresser.)
Chantons; ça aura l'air plus naturel.

CHANSON.

Guillot un jour trouva Lifette
Au milieu d'un bocage épais;
Je te rencontre enfin seulete,

Et mes vœux seront satisfaits.
 Donne-moi, lui dit-il, Bergere,
 Ou laisse-moi prendre un baiser ;
 De mes feux c'est le doux salaire,
 Tu ne peux me le refuser.

All' ne v'nont pas.

Un baiser n'est que politesse,
 On ne refuse pas cela.
 Je cède au desir qui te presse ;
 Tiens, lui dit-elle, le voilà :
 C'est l'usage qui me l'ordonne.
 L'usage, dit-il, eh bien ! soit.
 Ce baiser, c'est lui qui le donne ;
 Mais c'est l'Amour qui le reçoit.

A quoi diable es' qu's'amusont.

Embrasse-moi, je t'en supplie,
 Reprit le Berger aussi-tôt.
 Quoi ! déjà mon baiser s'oublie,
 Répondit Lisette à Guillot !
 Ma Brunette, peux-tu le croire ?
 Non, ta méprise me confond.
 C'est bien te prouver ma mémoire,
 Que t'en demander un second.

SCENE VIII.

JULIE, LOUISON, LUCAS.

LOUISON, *demi-bas à Julie.* -

IL n'y a que Lucas... sa femme n'y est point.

JULIE.

Bon jour, Lucas.

LUCAS.

Ah!... vout' sarviteur, Madame la Comtesse,
 je n'vous voyais pas, vous m'avais surpris.

B 3

22 L'ERREUR D'UN MOMENT,

L O U I S O N.

Où donc est Madame Catau ?

L U C A S.

Not' femme ? oh ! par ma fine, j'n'en fais rian ;
alle est queuqu' part dans la forêt : p't'êt' qu'all'
ramasse du gland, p't'êt' qu'alle fait queuqu' fa-
got... P't'êt' ci, p't'êt' ça. Dam'... es' sont l's'affaires
du ménage, j'n'y bout' pas l'nez.

L O U I S O N, *bas à Julie.*

Les affaires du ménage ! le pauvre homme ! il est
dans la bonne foi.

J U L I E.

Y a-t-il long-temps qu'elle est sortie votre femme ?

L U C A S.

Du d'pis que s'fis rentré.

L O U I S O N.

Depuis une heure & demie, aux environs ?

L U C A S.

Quand j'fis occupé, l'temps s'passe, je n'compte
pas l's'heures.

J U L I E.

Vous n'avez pas vu le Valet-de-chambre de M.
de Saint-Alme ?

L U C A S.

Non, Madame, j'nons pas eu ç't'honneur-là.

L O U I S O N, *bas à Julie.*

La femme n'en diroit pas autant.

J U L I E, *bas, à Louison.*

Je suis cependant bien sûre qu'il est venu ici.

L O U I S O N, *de même.*

Et moi donc ? j'ai vu Monsieur lui donner la
lettre à ce malheureux la Fleur ; j'ai pensé la lui
arracher, & le souffleter d'importance.

J U L I E, *de même.*

C'est un rendez-vous qu'il lui demandoit. Elle a
accepté l'entrevue... ils sont peut-être à present
ensemble...

L O U I S O N, *bas, & avec vivacité*
Sortons, Madame ; parcourons... mais comment

les trouver dans un bois qui ne finit point; jarni, si je les rencontrois! je respecte Monsieur le Comte, mais Madame Catau auroit affaire à moi.

JULIE, *bas, à Louison.*

Retournons au Château. Nos perquisitions seroient inutiles; & qui sçait ce qui résulteroit d'un éclat... Adieu, Lucas. (*Bas à Louison.*) Il ne faut lui rien dire; il est tranquille... je ferois son malheur sans remédier à mes peines... (*Haut.*) Adieu, mon pauvre Lucas.

LOUISON, *d'un air bien compatissant*
Adieu, mon pauvre ami.

LUCAS, *les arrêtant, & se mettant entre elles.*

Ah! çà, j'vous ai laissé l'eune & l'aut' vous chuchoter aux oreilles tant qu'vous avais voulu. N'faut déranger parsonne, & j'savons vivre. Mais vous avais du chagrin; vous ét' venu' ici pour queuque chose, vous vous en r'tornez pas pus avancé que quand vous êtes venu'; v's'en avais la mort dans l'ame, & j'veux, morgué, ét' le médecin d'vot' maladie.

JULIE, *ne pouvant plus retenir ses larmes.*

Ah! mon pauvre Lucas!

LUCAS.

Vous pleurais... Tant mieux... N'vous gêna pas... Pleurez d'tout vot' cœur, ça soulage. Quand vous aurais fini, votis m'direz la cause ed' vot' chagrin.

JULIE.

ARIETTE.

Un ingrat fait couler mes larmes,
Et ce volage est mon époux.
A d'autres yeux, à d'autres charmes
Il rend l'hommage le plus doux.
Hélas! je sens que je l'adore!
Ma flamme augmente chaque jour.
Pourquoi faut-il qu'on aime encore,
Quand on n'inspire plus d'amour.

B 4

24 L'ERREUR D'UN MOMENT,

LUCAS.

Ca vous étonne ? Gnia rien d'pus simp'. L'eau qui tombe ed' ste montagne qu'est au milieu d'la forêt, coul'roit bian doucement sur un gravier tout uni. All' rencontre ed' gros cailloux, d'vieux troncs d'arbres qui li bouchont l'passage ; all' écume, all' gronde, all' veut êt' pus forte que les rochers qui la r'quiennent ; c'est un torrent qui brise, qui renverse, qui entraîne avec fracas tout c'qui l'gêne, & v'là c'que c'est qu'l'amour : doux & tranquille comme un p'tit ruisseau quand tout va à sa fantaisie ; tarrib' & fougueux comme un torrent quand la jalousie l'dépîte.

JULIE.

Tu as raison ; je suis la plus malheureuse des femmes.

LUCAS.

Et j'ai d'viné à l'air ed' compassion dont vous me r'gardais, qu'vous m'croyais l'plus malheureux des hommes. Mais i gnia rian d'désespéré. Ecoutez-moi. Vous m'avais d'mandé si not' femme étoit sortie d'puis long-temps ? Non, all' sortoit quand vous êt' entré ; alle est allée cheux Mathurin, & alle va r'venir ; soyais tranquille de c'côté-là. Monsieur d'la Fleur est v'nu, il a parlé à Catau... Oui... i li a remis eune lettre... & c'te lettre est d'Monsieur d'Saint-Alme... J'lons lue... alle est bian tournée, & douce... Ah ! douce !... J'y ons répondu... Oui, moi... moi...

JULIE.

Que disoit la lettre de M. de Saint-Alme ?

LUCAS.

Je n' m'en souvians plus... J'oublie si vite c' qui n'fait pas honneur aux gens qu' j'aime. I gnia tant seulment d'fus s'papier, qu'i veut parler seul à seul avec ma femme... I li parlera.

LOUISON.

Il lui par'era ?

LUCAS.

Pourquoi pas, j'vous parle bian, moi. Mais sur la fin d'la convesation je m'boutrai en tiers, car enfin c'est bian l'moins qu'on m' consulte pour un fait où j'ai queuq' interêt.

LOUISON.

Comment, Lucas! tu ne vois pas que ta femme....

LUCAS.

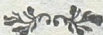
Et nannin, nannin, Catau aime toujours son Lucas... Je n' s'rais, morgué, pas si tranquille, si j' n'en étois bian sûr.

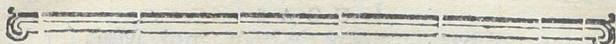
JULIE.

Que n'en puis-je dire autant! Mais depuis un mois, la froideur, l'indifférence de M. de Saint-Alme ne m'ont que trop convaincue de mon malheur. J'ai fait épier sa conduite, j'ai fait suivre ses pas, j'ai sçu qu'il venoit fréquemment ici; Louison qu'il ne croyoit pas si près l'a vu ce matin donner une lettre à son valet-de-chambre, elle a entendu prononcer le nom de ta femme, & je n'ai plus douté de mon infortune.

LUCAS.

Vous n'en avais plus douté? Vous n'connoissais donc pas Catau, vous n' me connoissais donc pas? J' sommes de pauvres gens; mais j'ons d' l'honneur & l' cœur sensib'. J' n'ons jamais pu voir souffrir personne. Qu'un malheureux vienne anvars nous, tant qu' j'ons d' l'argent, il est à li. S'il est plus riche eq'nous & qu'i gnait que son cœur en souffrance, j' l'aidons d'nos conseils; &, ventreguenne, ils sont tous bons, car c'est la nature qui nous les donne.





SCENE IX.

CATAU, LUCAS, JULIE, LOUISON.

CATAU.

LE v'là, le v'là.... V'là M. d'Saint-Alme! I m'fuit.... Madame....

LUCAS.

Déjà.... Parle.... parle.

CATAU.

L' fils d' Mathurin l'a rencontré à deux cent pas d'ici.... I vient....

LUCAS.

Décampons par ste porte-ci.... Alle mene au p'tit sentier.... J'vous expliq'rai ç' qu'i faudra faire.... Vous pleurais, ces larmes-là font de douleur; dans un moment vous pleurez d' joie.

CATAU.

Mais qu'es' qu'i faut que j'fasse, moi...

LUCAS.

Ah! morgué le v'là... Je n'ons pas l' temps... tâche de l' quitter... Vians nous r'joindre... J'te l' dirai...

(Ils sortent.)

CATAU.

N' t'éloigne pas, au moins.

LUCAS.

Non, non, n'ais pas peur.



SCENE X.

CATAU, SAINT-ALME.

CATAU, *seule.*

N'faut pas mentir, el cœur me bat... Faut q'j'aimions bian ces gens-là pour nous bailler tant de tintoin.

SAINT-ALME, *entrant.*

J'accours, ma chere Catau.... J'ai reçu votre billet....

CATAU.

Lucas n'fait que d'fortir.... I pourrait r'venir sur ses pas.... J'vous quitte un moment.... pour voir d' queu côté es' qui torne & j' r'vians vous r'joindre, quand gniaura plus rian à craindre.

SCENE XI.

SAINT-ALME, *seul.*

JE n'en sçauois douter, elle est sensible à ma tendresse... Je n'aurois pas osé me flater d'être si-tôt heureux.

ARIETTE.

Je triomphe amour! & son ame
Se rend enfin à mon ardeur.
Non, rien n'égale mon bonheur,
Si ce n'est l'excès de ma flâme.

RECITATIF.

Quand le devoir cède aux plaisirs,
Quel trouble secret nous agite!
Il parle en vain, l'Amour s'irrite;
On ne sent plus que ses desirs.

Je triomphe, &c.

SCENE XII.

SAINT-ALME, CATAU.

SAINT-ALME.

Lest donc bien loin, & nous n'avons rien à appréhender?

CATAU.

Je fis à présent sans inquiétude.

SAINT-ALME.

Souffrez, belle Catau, que je vous remercie de votre Lettre obligeante. Je ne puis vous exprimer à quel point j'en suis enchanté.

CATAU.

Vous êtes bien bon, i gnia pas d'quoi.

SAINT-ALME.

Je craignois que le billet que vous a remis Lafleur n'effarouchât votre timidité; j'appréhendois que vous ne le montrassiez à votre mari.

CATAU.

Je m'fis comporté' comm' il falloit.

SAINT-ALME.

Aussi ma reconnoissance & ma joie n'ont point de bornes... Mais, ma chere Catau... avez-vous bien compris toutes les expressions de mon billet?

CATAU.

J' crois q' oui.

SAINT-ALME.

Pourquoi donc dans votre réponse ne me parlez-vous que de l'amitié que j'ai pour vous. Ah! Catau, dans ma Lettre n'avez-vous vu que de l'amitié?

CATAU.

C'est biau coup plus que je n'mérite, Monsieur le Comte.

COMEDIE.

29

S A I N T - A L M E .

Vous méritez d'inspirer tous les sentiments les plus tendres , & l'amour le plus violent : c'est celui qui m'anime pour vous... Je vous aime , je vous adore... Eh bien... m'entendez-vous à présent ?

C A T A U .

C'est plus claire que l' jour.

S A I N T - A L M E .

A quel sort dois-je m'attendre ?

C A T A U .

Vous m'embarraissais... I faut répondre & je n'çais queument m'y prendre.

S A I N T - A L M E .

Vous ne savez... Ah! *je vous aime* , coûte-t-il tant à dire ?

C A T A U .

Monsieur , j'ons un mari à qui je l'dis , & vous eun' femme à qui vous d'vais l' dire.

S A I N T - A L M E .

Ne parlons pas de cela.

C A T A U .

I gnia deux ans qu'au vis-à-vis de Manselle Julie , q' mot-là vous étoit si doux à prononcer.

S A I N T - A L M E .

Je n'en disconviens pas.

C A T A U .

Vous avais oublié comm' vous vous y prenais pour le dir' à vot' femme , & queu garant es' que j'aurions q'dans six mois vous n'l'oublieriais pas aussi pour moi ?

S A I N T - A L M E

Tout, votre beauté , la douceur , l'égalité de votre caractère, mon amour enfin dont la violence a surmonté celle de mes remords.

C A T A U .

Vous avais des r'mords ; accoutez-les, accoutez-les ; c'est le ciel qui vous les envoie.

S A I N T - A L M E .

Il n'est plus temps.

C A T A U.

Il l'est toujours. T'nais, M. d'Saint-Alme, j'gag'e q'vot' propre cœur est eun grimoire pour vous... Gnia tant d'confusion dans ç'pauvre cœur q'vous n'y voyais goutte, avouais-le.

Premierement dabord, gnia eun p'tite fantaisie qui vous dit com' ça honteusement, à voix basse : aime Catau, alle est drollette, tâche de li plaire : n'est i pas vrai ; ensuite un bon & honnête restant de tendresse qui vous dit, d'eun aut' part : ste malheureus' femme qui a pour toi tant d'amiquié d'amour, qu'est ta femme après tout, & qui vaut mieux q'ta p'tite villageoise ; qu'es qui l'aim'ra pour toi ; & par d'sus tout ça, l'e r'mords qui crie : t'a juré d'vant Dieu & d'vant l'z hommes q'tu serais fidele à ta moiquié, alle le mérite, alle a juré comme toi, alle quiant sa promesse ; mais vis-à-vis d'toi gnia sarment qui tienne, tu t'en moques, t'es un parjure, un faussaire, un méchant, un... N'est i pas vrai que v'là leux conversations, & com' ej' criens tous à la fois, vous n'sçavais auquel entendre.

S A I N T - A L M E.

Je suis moins coupable que vous ne vous l'imaginez... M. de Marsanges, oui, le pere de ma femme, est la cause de tout. Est-ce à mon âge, à vingt-quatre ans, qu'il convient de se séquestrer dans une terre, de s'engloutir dans un vieux château, j'avoue que je n'ai point eu assez de vertu pour résister au dégoût, à l'ennui qu'une vie aussi insipide a répandu sur mes jours : tout ce qui m'environne s'est ressenti de mon chagrin : tout m'est devenu à charge, &...

C A T A U.

Mais enfin queu r'med' es' que j'puis apportais à vot' mal !

S A I N T - A L M E.

Je vais vous l'expliquer... Je vous aime, ma chere Catau, & je veux faire votre fortune.

CATAU.

Ma fortune!

SAIN T-ALME.

J'ai déjà pressenti mon beau-pere, & je crois qu'il consentira sans peine à me laisser faire un voyage à Paris : ma femme m'y suivra, mais ce n'est qu'un foible obstacle.

CATAU.

Eh bian, Mon sieux ?

SAIN T-ALME.

Vous partirez quelque temps après nous, & vous viendrez.

CATAU.

A Paris ? & Lucas ?

SAIN T-ALME.

Il ne tiendra qu'à vous de lui faire autant de bien que vous voudrez.

CATAU.

Il n' s'ra donc pas du voyage ?

SAIN T-ALME.

Non, sans doute ; il ne faut pas même qu'il sçache ce que vous ferez devenue : vous partirez secrètement. J'aurai soin que ma femme, que Lucas, que personne du canton ne puisse soupçonner la route que vous aurez prise.

CATAU.

Après ?

SAIN T-ALME.

Une fois à Paris... l'équipage le plus brillant, les domestiques les mieux faits, la maison la plus opulente... les habits... les diamants... les bijoux...

CATAU.

Oui, tout cela est bian éblouissant, gnia d'quoi, sans doute en perdre la raison, & je n' dis pas qu'à ma place...

SAIN T-ALME.

Ah! Catau, je t'entens.

CATAU.

Quoi donc ?

52 L'ERREUR D'UN MOMENT,

S A I N T - A L M E.

Cette perspective, mes bienfaits... mon amour,
ont attendri ton cœur, tu te rens, & ce baiser est
le serment qui nous lie.

C A T A U.

Que faites-vous ?



S C E N E XIII, & dernière.

LUCAS, CATAU, SAINT-ALME.

T R I O.

L U C A S.

T'Embrasser malgré toi !

S A I N T - A L M E.

Eh ! calmez votre effroi.

C A T A U.

Je suis, je suis tout hors de moi.

S A I N T - A L M E.

Mais c'est une enfance.

C A T A U.

Je n'ai d'autre défense,

Que mon innocence.

L U C A S.

Lui ravir un baiser,

N'est point l'offenser ?

S A I N T - A L M E.

En quoi donc un baiser

Peut-il vous offenser ?

C A T A U.

Vous deviez le penser :

Oui, oui, c'est m'offenser.

S A I N T - A L M E.

Eh ! mais en vérité, Lucas, je ne vous comprends
point, je lui disois adieu ; je voulois l'embrasser,
rien de plus simple, rien de moins suspect,

LUCAS.

LUCAS.

Vot' adieu, Monsieur, n'est pas ç'qui m'chagrine; mais j'fçais à quoi m'en r'nir. Vous n'venais si souvent vous prom'ner de ç'côté-cy, que parç' que vous avais queuqu' deffein; & j'lâche el' mot, queuqu' deffein malhonnête.

SAINT-ALME.

Lucas!

LUCAS.

Vous êt' mon Maît', je l'fçais; je n'fis qu'un pauv' payfan, vot' vassal; j'vous dois l'respect, j'vous l'porte; mais je n'vous dois point ma femme; &, morgué, vous n'l'aurez point.

SAINT-ALME.

Mais tu extravagues. Qui te dit que je songe à ta femme?... La voilà... m'accuse-t-elle?...

LUCAS, tirant de sa poche la Lettre de Saint-Alme.

Vous vous accusais vous-même: v'là la lettre qu'vous li avais écrit, & qu'alle a remis ent' mes mains sans vouloir la lire, tant alle craignoit d'y voir la parfidie qu'alle contiant.

SAINT-ALME.

Ah! Catau, qu'avez-vous fait?

CATAU.

Mon d'voir, Monsieur.

SAINT-ALME.

Rendez-moi cette lettre... rendez-la-moi... ou craignez..

LUCAS.

La voilà... mais, écoutez-moi.

SAINT-ALME.

Que veux-tu?

LUCAS.

Vous rapp'ler à vous-même; écoutez-moi, écoutez-moi. Monsieur, i vous souvient de cet honnet' Bucheron, dont j'ai épousé la fille? la v'là, all' fait mon bonheur, &, si j'puis, toute ma vie je f'rai l'sien. Il est mort, c' bon pere, d'qui j'tiens tout; je l'pleurerons tant que j'vivrons. Il étoit

C

34 L'ERREUR D'UN MOMENT,

pauvre pendant sa vie, & pauvres il nous a laissés après sa mort. Mais il nous a dit avant d'mourir... Mon fils, mon cher Lucas... ma Catau, ma bien-aimée, j'ai que l'souvenir d'eune bonne conduite à vous laissér; j'vous ai baillé un bon exempl' tant qu'j'ons vecu, v'la tout vot' héritage, sarvez-vous en. J'noublirons jamais ces dergnières paroles. (*En montrant son cœur*) Elles sont là... ce sera l'héritage de nos enfants... jamais je n'charcherons eun' fortune qui nous feroit rougir quand j'laurions trouvée... v'la nos sentiments. D'savcue-moi, Catau, si ta conscience t'e p'permet.

C A T A U.

Te d'savouer! plutôt mourir.

L U C A S.

V'la donc not' façon d'penser, Monsieur le Comte, & v'la là la vot': vous avais adoré...

S A I N T - A L M E

Ta témérité me confond... malheureux ne crains-tu point...

L U C A S.

Je n'crains rien... Vous m'e rendais justice au fond de l'ame. Vous avais adoré... (c'est vot' terme... j'm'en r'souvians...) c'te même femme qu'vous abandonnais si outrageusement aujourd'hui, alle a tout fait pour vous; on vous la r'fusait; on vouloit la bailler à un plus riche eq'vous; alle n'a pas balancé, alle a fui d'la maison paternelle. J'vous connoissions à peine. Vous êtes venus tous deux cheux not' pere, i vous a recueillis... C'n'est pas un reproche; je l'ferions comme lui pour vous, si vous en aviais encore besoin. J'e vous ons tous r'conduits au Château d'Maranges; vous scavais combien on y étoit fâché contre vous: j'ons tant fait par not' zele, par nos artifices, par nos larmes, qu'j'ons attendris l'pere ed' vot' femme; il a r'connu son tort; vous êtes devenu le mari d'vot' maîtresse, j'en sommes la cause. Vous nous disais alors: jamais, jamais, mes bons amis, je n'pourrai

m'acquitter envers vous .. Et v'là not' récompense! O Michaut! vous n'êtes plus! vous êtes trop heureux! vous seriais mort ed' douleur! ç't'ingratitude-là vous eût tué!

S A I N T - A L M E .

Laissez-moi... Laissez-moi...

L U C A S

Non, Monsieur, vous m'écouteriez... Il y va d'vot' bonheur & du nôtre... J'vous aimons, j'vous respectons... Not' dessein n'est pas d'vous offenser... Mais voyais, si vous eussiez réussi dans c'que vous desiriez, voyais tous les malheurs que vous auriez causés. V'là, Monsieur, v'là l'fruit du plus tendre amour; v'là mon fils, v'là l'ſien; je l'ons reçu d'la nature pour êt' la joie, l'espérance d'not' jeune âge, pour qu'i d'vint l'appui, la consolation d'not' vieillesse J'nons qu'li, i n'a qu'nous. Si vous aviez séduit ma femme, si elle m'avoit abandonné, j'en s'rois mort ed' désespoir, j' n'aurais pas vecu un moment après la perte ed' mon honneur, après la perte ed' tou ç'que j'aime au monde. En r'nonçant à la vertu, all' eût oublié qu'all' étoit mere; & ce malheureux, cet innocent, qui n'a pas d'mandé à naître, s'fût trouvé seul, sans amis, sans parents, sans secours.

C A T A U , *se jettant sur le berceau.*

Ah! jamais, jamais, mon fils!...

L U C A S .

Et vot' femme, Monsieur, all' sçait vot' changement; all' languit dans la peine, all' périt dans l'chagrin; n'crois pas qu'fa santé résiste à tout c'que vot' infidélité li fait souffrir; alle mourra d'douleur, & c'est alors que vous connoitriez c'que vous avais perdu... Mais, Monsieur, vous êtes pere aussi, vous avais un fils, vous l'aimiez.... Que li répondrais-vous, à cet enfant si chéri, quand i vous demandra sa mere? I faudra donc li dire: all' n'est plus; all' m'aimoit plus qu'fa vie, j' n'ai point eu piqué d'fa tendresse... j' l'ai trahie, abandonnée;

C 2

36 L'ERREUR D'UN MOMENT,
all' est morte, mon fils, & si tu n'as pus d'mere,
c'est à moi seul qu'i faut le r'procher.

S A I N T - A L M E.

Qu'allois-je faire! .. Ah! malheureux! qu'ai-je
fait?

L U C A S.

Vous vous attendrissais!... vous êtes bon pere...
Ah! vous serais encore bon époux....

S A I N T - A L M E.

Je la perdrais!.... Je causerois sa mort! Chere
épouse!... chere Julie!...

L U C A S E T C A T A U.

La v'là.

S A I N T - A L M E.

Dieux! Julie!

J U L I E.

Je viens te demander ma grace...

S A I N T - A L M E.

C'est à tes pieds que j'implore la mienne.... O
la plus vertueuse des femmes! Vois ma douleur &
mes remords: j'ai pu t'offenser, j'ai pu concevoir
l'idée de te trahir! toi, que j'ai tant aimée, toi que
j'aime, & que j'aimerai jusqu'au tombeau! Ma
femme, mon amie, mon amante, pardonne-moi,
pardonne; c'est un moment d'erreur... Je l'expierai
par l'amour le plus tendre, par un amour qui ne
finira qu'avec ma vie.

J U L I E.

Eh, mon ami! doutes-tu de mon cœur? Il est...
il sera toujours à toi.

S A I N T - A L M E.

O ma chere Julie!... Mes amis, mon crime me
rend si méprisable à mes yeux, que je n'ose les
lever sur vous.

L U C A S.

Méprifab', quand on se r'pent!

C A T A U.

Méprifab', quand on porte un cœur sensib'!

L U C A S.

Quand on est bon pere!

C A T A U.

Quand on est bon mari!

L U C A S.

On gagne à faillir com' ça. Le r'mords apprend
l'prix d'la vartu.

S A I N T - A L M E.

Ah! foyons tous heureux!

J U L I E.

Oui, foyons-le à jamais... Je me charge de votre fortune; vivez tranquilles sans craindre désormais la pauvreté... & nous partons dès demain pour Paris... Ne crois pas que ce soit l'effet de la plus legere défiance... mais j'ai tout entendu, & je te rens justice: ce n'est point à ton âge qu'il convient de végeter obscurément dans le fond d'une Terre... Mon pere ne me refusera point; nous partirons...

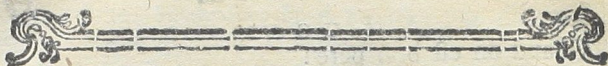
S A I N T - A L M E.

O ma femme! O ma plus tendre amie!

J U L I E.

Va, je le suis, & le serai toujours.

F I N,



A I R.



Guillot un jour trouva Li - sette Au



milieu d'un bo - cage épais ; Je te ren-



contre enfin seulette, Et mes vœux se - ront



fa - tis - faits. Donne - moi, lui dit - il, Ber-



ge - re, Donne - moi, lui dit - il, Ber - ge - re,



Ou laisse-moi prendre un baiser. De mes feux



c'est le doux fa-lai-re: Tu ne peux me



le re-fu-fer, Tu ne peux me le re-fu-



fer, Tu ne peux me le re-fu-fer, Tu



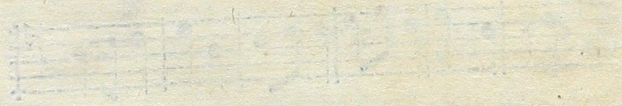
ne peux me le re-fu-fer.

F I N.

COMEDIA



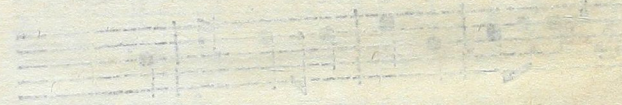
no peax mo ie te - fa - ler, To



no peax mo ie te - fa - ler, To



no peax mo ie te - fa - ler, To



no peax mo ie te - fa - ler, To

F. I. N.



22 $\frac{2}{47}$

AB: 22 $\frac{2}{1,7}$ (1)
S

De







6

L'ERRERUR D'UN MOMENT,

OU

LA SUITE DE JULIE;
COMÉDIE,

MÊLÉE D'ARIETTES, ET EN UN ACTE.

PAR M. MONVEL;

Représentée pour la première fois le 14 Juin 1773

La Musique est de M. DES AIDES.

Le prix est de 24 sols.



A PARIS,

Chez la veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques au-
dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIII.